

Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs
SIXIEME ANNEE
4 JUILLET 1951
TINTIN
27
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS
Dans la lumière douteuse du petit jour, Hassan et Kaddour viennent de surgir, terrifiants...
(Voir page 7.)

Et Patati et Patata...

L'AUTRE jour, dans la cour d'un collège, je me trouvais parmi des garçons que la pluie avait réunis dans un coin du préau. Le débat semblait des plus animé.

— Savez-vous, disait un rouquin, que Jacques, lorsque sa maman l'envoie en courses, ne remet jamais la monnaie ?

— Ça ne m'étonne pas, opinait un autre, il a toujours des sous plein les poches.

— C'est comme Pierre. Il parait qu'il ne rend jamais les livres qu'on lui prête. Il va certainement les vendre, le malin !

— En tout cas, un type qui ne s'en fait pas, c'est Paul. Son frère m'a dit qu'il chipait presque chaque jour un bout de craie en classe. Il les collectionne pour sûr !

— Il parait qu'il les échange avec Jean pour des bouts de crayons que celui-ci subtilise à ses camarades.

— On m'a raconté que Charles avait été...

C'est à ce moment-là que j'intervins :

— ...canonisé, n'est-ce pas ? C'est vrai. Pour des miracles qu'il avait accomplis aux examens !

— Tu veux rire, hein ? Charles canonisé !

— Pas du tout. Et René, m'a-t-on dit, allait être décoré pour actes de bravoure...

— Tu plaisantes !

— Mais non. Ce que vous êtes drôles, tout de même ! Quand le premier venu vient vous raconter n'importe quel méfait attribué à l'un de vos camarades, vous le croyez tout de suite. Mais lorsqu'on vous déclare qu'il y a parmi vous un saint ou un héros, vous vous montrez sceptiques.

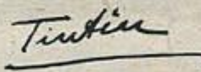
Les collégiens, que mon intervention avait un peu décontenancés, me regardaient curieusement.

— Voyons, leur dis-je. Avez-vous vu Pierre vendre les livres qu'on lui avait prêtés ? Et Paul chiper des bouts de craie en classe ? Et Jean subtiliser les crayons de ses camarades ?

— Pas précisément. Mais on nous l'a dit.

— On vous l'a dit... Il parait que... Je me suis laissé dire... On raconte... Eh bien, moi, je te dis, Guy, que tu es un troglodyte : *on me l'a dit !* Et toi, Jules, *il parait que* tu te mouches dans les draps de ton lit ! Quant à toi, Victor, *je me suis laissé dire* que tu n'allais jamais te coucher sans avoir reçu ton sucre d'orge ! *On raconte même* que...

Mais je ne pus aller plus avant. Un grand éclat de rire avait accueilli mes dernières paroles. Mes amis avaient compris que je me moquais d'eux et que, ma foi, ils l'avaient mérité. Car nous avons mieux à faire, lors de nos entretiens, qu'à tenir des propos de bonnes femmes : « Et patati et patata ! » Ne pensons jamais du mal de personne. Et faisons confiance à chacun.



Mon Courrier

Van de Werve Yves, Anvers. — Dès que possible, nous ferons sortir de presse le second tome du « Secret de l'Espadon » et la suite de « Corentin ».

Ghyssaert Joseph, Ixelles. — Ainsi, « Conrad le Hardi » est ton histoire préférée ? Bob De Moor a été enchanté de l'apprendre. Amicalement à toi.

Vranckx Andrée, Louvain. — Tu n'es pas la seule à te passionner pour les Timbres Tintin. Les collectionneurs sont très nombreux. Bonne chance.

Pierre-Paul. — « Tintin en Russie » paraitra en album lorsque Hergé aura le temps de le redessiner. Il faut prendre patience. Des avions à réaction ? Mais notre journal en a parlé très souvent, voyons ! A toi.

Moes Luc, Godinne-sur-Meuse. — Désire correspondre avec lecteurs de « Tintin » pour échange de timbres. Ecrire au bureau du journal.

QUAND TU M'ECRIS, emploie ton papier à lettre

TINTIN

Nouveaux prix :

La pochette . .	**7.50 fr.**
La boite	**25.— fr.**
Le coffret .	**50.— fr.**

Tiquet Pierre, Verviers. — Si tu lisais attentivement ton journal, tu saurais que le Timbre Tintin se trouve dans les différents produits de Victoria, Materne, Toselli, Palmafina, etc. Mes amitiés pour vous deux.

Antoine Georges, Woluwe. — Si tu le souhaites, tu peux venir nous dire bonjour. Tu nous diras ton nom, et je saurai qui tu es. A bientôt.

Kireefff Charles, Costermansville (Congo). — Aimerait correspondre avec un lecteur de 13 à 17 ans pour échanger des timbres-poste du Ruanda-Urundi et du Congo belge contre des timbres étrangers. Ecrire au journal.

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité* : rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur* : Raymond Leblanc. — *Rédacteur en chef* : André-D. Fernez. — *Imprimerie* : Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois :	Fr. 70.—	80.—
6 mois :	» 135.—	155.—
1 an :	» 265.—	300.—



Ils attendent le facteur qui va leur apporter lettres amusantes et cadeaux

JAMAIS les enfants de trois à seize ans, garçons et filles, n'ont connu de telles heures de plaisir et donné à leurs parents autant de satisfaction et de tranquillité.

Tous les samedis, ils reçoivent, en effet :

1. une lettre illustrée amusante qui leur est adressée PERSONNELLEMENT;

2. un cadeau, jeu d'intérieur nouveau, qui leur assure tout un dimanche joyeux et émerveille leurs petits camarades.

Chaque samedi nouvelle lettre amusante et nouveau jeu original, éducatif, moral, adapté à l'âge. Pour le prix d'un seul jeu dont on se lasse vite, un nouveau toutes les semaines.

Demandez immédiatement la jolie brochure illustrée explicative.

GRATIS

Envoyez-moi tous renseignements sur le service hebdomadaire des lettres et des jeux aux enfants.

M. ....

....

Adresse ....

....

A retourner à

JIM ET SAMBO

Chaussée d'Ixelles, 186 T. Bruxelles — Tél. : 47.91.58

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX









(A suivre.)

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Pour fêter la victoire de Conrad sur les bandits qui avaient attaqué le château, le seigneur de Kessel donne une grande fête. Cependant, dans la nuit, un cavalier galope à bride abattue vers le manoir...



















DES LE LENDEMAIN, LES PREPARATIFS DU DEPART VONT BON TRAIN. ET QUELQUES JOURS PLUS TARD, PAR UN MATIN ENSOLEILLE, CONRAD LE HARDI, RENAUD ET LES HOMMES DU SEIGNEUR DE KESSEL SE METTENT EN ROUTE. DU HAUT D'UNE TOUR, LE SEIGNEUR, SA FILLE ET QUELQUES SERVITEURS LAISSES EN ARRIERE, REGARDENT DEFILER LA PETITE TROUPE...





(A suivre.)



LA MORT des SIOUX

Peu d'hommes ont poussé aussi loin la bravoure et le mépris de la mort que ces farouches Indiens d'Amérique qui vivaient au temps de Buffalo Bill, de Géronimo, de Yellow Hand et de Sitting Bull. La véridique histoire que vous allez lire vous en apportera une preuve éclatante.

TROIS Indiens sioux avaient été condamnés à mort par un tribunal militaire américain; ils devaient être fusillés le lendemain matin, à l'aube.

Comme on leur demandait s'ils n'avaient plus rien à dire ou aucun désir à exprimer, ils répondirent qu'ils refusaient énergiquement, non seulement d'avoir les yeux bandés pour l'exécution, mais encore d'être attachés au poteau.

— Soit ! déclara l'officier qui présidait le tribunal.

Puis il demanda encore :

— Est-ce tout ?

— Non, répondirent les trois Sioux. Nous voudrions finir notre carrière en héros et en braves.

— Qu'entendez-vous par là ? fit l'officier surpris.

— Permettez-nous de mourir à cheval. Avec nos fusils, nous chargerons les troupes qui doivent nous exécuter et, lorsque nous serons à bonne portée, celles-ci...

Les Indiens n'achevèrent pas, mais tout le monde avec compris; une grande émotion, jointe à une profonde admiration, s'empara de tous les assistants.

Un peu décontenancé, le président s'entretint durant quelques instants avec ses assesseurs.

Après quoi, il déclara que le tribunal faisait droit à la requête des Indiens, étant bien entendu que leurs fusils seraient chargés à blanc, ce à quoi ils consentirent volontiers.

Les condamnés furent ensuite reconduits dans leurs cellules et, toute la nuit, la prison retentit du bruit de leurs invocations et de leurs chants.

★

Le lendemain matin, la population entière du fort se leva avant le soleil, chacun voulant assister à la mort héroïque des Indiens.

Lorsque les premières lueurs de l'aube pointèrent au-dessus des plaines de l'Est, les trois Sioux furent conduits sur une colline, non loin du fort, tandis que le détachement qui devait procéder à leur exécution allait se poster, également à cheval, sur la colline voisine.

Les Sioux avaient harnaché eux-mêmes avec soin leurs chevaux, de splendides pur-sang à la robe brune étoilée de blanc. Ils avaient mis, en outre, pour la circonstance, leurs magnifiques vêtements de cérémonie et leurs grandes coiffures aux plumes innombrables et multicolores; en sorte qu'ils paraissaient plutôt se rendre en vainqueurs à quelque fête qu'à leur propre exécution.

Arrivés au sommet de la colline, au moment même où le soleil émergeait enfin dans toute sa splendeur des nuages et des brumes environnantes, ils mirent pied à terre, tandis que les yeux de tous les assistants étaient fixés sur eux.

Alors ils chantèrent leur chant de mort tout en se balançant gravement.

Père (1), nous sortons pour mourir !
Ecarte la crainte de nos cœurs.
Non point pour nous-mêmes,
Mais pour ceux qui restent après nous.
Père, nous sortons pour mourir !

Puis ils sautèrent en selle et chargèrent vers la mort, en poussant leur cri de guerre.

Une triple salve roula et se répercuta au loin; un instant plus tard, trois chevaux, désormais sans cavaliers, s'enfuirent en hennissant vers les prairies immenses du Far-West.

Telle fut, il n'y a pas tout à fait cent ans, la mort héroïque de trois guerriers sioux, quelque part aux confins de l'Iowa et du Nébraska.

(1) Le Grand Manitou, dieu des Indiens.

Les FAUCONS *de la* MER

L'oncle de Marc a été enlevé par les « Faucons Noirs ». L'organisation des « Chevaliers du Bonheur », aidée par Marc et Denis, est à sa recherche. On apprend qu'une colonne de voitures se dirige vers le Haut-Nil; le chef des « Chevaliers » suppose qu'il s'agit des ravisseurs...

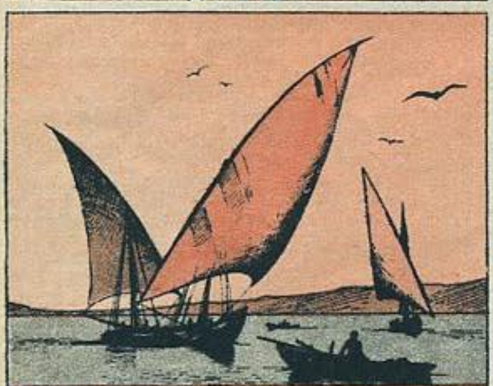
La supposition du capitaine N. est exacte : en effet, les « Faucons Noirs » emmènent l'oncle Michel vers le Haut-Nil. Une colonne de plusieurs voitures progresse à travers le désert. Mais dans quel but ont-ils enlevé le collectionneur? Pour s'en servir comme d'un otage ?





En amont de la digue d'Assuan, au milieu des sables, s'élèvent les ruines d'édifices fort anciens, auxquelles les « Faucons Noirs » semblent porter un mystérieux intérêt...

Le capitaine N. et quelques-uns de ses fidèles, tous déguisés, en bédouins, avancent à dos de chameau dans la plaine d'Affit.



De leur côté, Jean, Marc et Denis, transformés en bateliers, remontent le Nil à bord d'un voilier.







Au marché de Talmut...





Les trois compagnons se mettent en route...

Le soir...





Quelques instants plus tard, nos amis aperçoivent les silhouettes d'une caravane de bédouins se profilant sur les dunes...



(A suivre.)



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri avait pris place comme passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. Après avoir délivré le pilote Yves Larnaud et l'air-hôtesse Sophie, prisonniers des Hommes-Crocodiles, notre héros les conduit près de l'épave de l'avion. Les rescapés y trouvent deux personnages étranges : le prince Ephraïm et son secrétaire Domingo...

LES BUFFLES

Le lendemain, Dzi s'éveilla tard. Il bailla, s'étira longuement; sa main s'attendait à heurter le mur de l'étroite soupente où il avait dormi tant d'années en retrait de la loge tenue par son oncle et sa tante. Mais elle ne trouva que le vide.

— Bon ! bougonna-t-il, je me suis encore flanqué par terre cette nuit. On n'a pas idée de rêver comme ça !

D'un coup de reins il se redressa, contemplant la petite pièce... ou plutôt ce qui devait être pour lui la chambrette de la rue Mouffetard... et il demeura stupéfait : la brousse, des tentes, une jeep-amphibie, d'autres voitures, des noirs qui allaient et venaient... Il rêvait encore !...

Et, d'un bond, il reprit pied dans la réalité. Car Sophie, survenue sans bruit, se penchait vers lui :

— Eh bien, petit Dzi, on fait la grasse matinée...

Elle souriait; elle était bien jolie, malgré sa blouse déchirée, ses vêtements en loques, ses cheveux qui avaient besoin d'une visite chez le coiffeur.

Il sauta sur ses pieds :

— Quelle heure est-il ?

— Plus de dix heures. Le soleil est haut déjà, et...

Il l'interrompit :

— Où est le commandant ?

Car la réalité s'imposait à lui : il songeait à l'entretien surpris par lui, la veille, à la menace pesant sur la tête du pilote. Sophie eut son clair sourire :

— Dans les parages.

— Et les deux autres... l'Ephraïm et son gangster en saindoux ?

— Décidément tu ne les gobes pas beaucoup, dit la jeune fille.

Il faillit parler, mais à quoi bon ?... Pourtant il devait la mettre en garde :

— Je vous garantis, Mademoiselle Sophie, ils ne me disent rien qui vaille. Pourquoi étaient-ils juste ici ?... Que faisaient-ils ?... S'ils pensaient avoir affaire à un avion sinistré, pourquoi ne pas rechercher les rescapés ?...

— Décidément, remarqua Sophie de Manowska, tu ne rêves qu'aventures !... Le prince Ephraïm vient chasser en Afrique. Le hasard l'amène dans la région. Il a découvert l'épave du « Normandie ». C'est tout.

— Oui, maugréa le garçon en fourgonnant dans sa tignasse de feu. Et où sont-ils, lui et « Boule-de-Graisse » ?...

Elle éclata de rire, puis le renseigna :

— Ils sont partis chasser; un pisteur leur a signalé la présence d'un troupeau de buffles. Tu vois, petit Dzi, que tu as tort de les soupçonner. Et franchement...

Elle lui prit gentiment la main :

— ... est-ce que tu n'en as pas eu ton compte maintenant ? Les lions, les crocodiles, les hippos, les sauvages ?... Pour ma part, je suis rassasiée d'aventures.

Il la regarda, se détendit : comme elle était jolie ! Comme il comprenait qu'Yves Larnaud l'aimât ! Ah oui, il ferait leur bonheur, au besoin malgré eux.

Le prince Ephraïm revint dans l'après-midi. Il marchait à grands pas, le visage triomphant; à l'inverse, Domingo le suivait, suant, bougonnant, les joues couleur d'aubergine. Il s'écroula, telle une masse de saindoux posée sur un fourneau :

— Quelle course, gémit-il.

Mais Ephraïm parlait :

— Mon cher Larnaud, un troupeau magnifique. Au moins deux cents têtes et, parmi elles, un mâle de toute beauté. Une de ces bêtes comme on n'en rencontre pas deux dans la vie d'un chasseur !

— Vous l'avez eu ? s'enquit le pilote.

— Non. Nous étions mal placés; le vent contre nous; et Domingo était exténué, ajouta-t-il avec une grimace. Mais la bête ne perdra rien pour attendre. Demain soir, Mademoiselle, dit Ephraïm à l'adresse de Sophie, nous vous rapporterons un massacre.

Elle s'étonna : le « massacre »? Que voulait-il dire ?

— C'est l'expression consacrée pour la partie frontale d'une antilope, y compris les cornes bien entendu.

— Est-ce bien utile ? murmura la jeune fille. Puisque cet animal est si beau, pourquoi le tuer ?

— Ah ! ne demandez pas de sensibilité à un cœur de chasseur. N'est-ce pas, mon cher Larnaud ?...

— Oh moi, exprima l'aviateur, sorti des zincs et d'un poste de pilotage...

— Précisément, fit Ephraïm, je vous propose de nous accompagner. Je vous prêterai un de mes fusils, une Lee-Metford qui ne rate jamais sa bête.

Il développa son plan. Dzi l'écoutait : qu'est-ce qu'il manigançait encore, le personnage ? Qu'y avait-il derrière son offre ? Dzi aurait aimé de crier à Yves : « Non, n'accepte pas; il y a un piège là-dessous; le bonhomme a une sale tête; je suis sûr qu'il ménage une traîtrise. Refuse, Yves, mon vieux. » Car, en pensée, Dzi tutoyait le pilote et le traitait en copain.

Le prince Ephraïm discourait toujours.



Le mâle, blessé, fonçait à corps perdu.

Dzi gagna le coin de brousse où Nomogo-Kooso s'était installé. Le vieux féticheur ne pouvait se séparer du jeune blanc qui avait montré tant d'audace. Quand il le vit paraître, son visage s'éclaira. Laobé surgit à son tour. Ils pressèrent Dzi, s'inquiétèrent :

— Quand partiras-tu, Lionceau aux Cheveux de Flammes ?

— Dans deux ou trois jours. Demain, ils vont à la chasse aux buffles.

Le sorcier l'écoutait; son visage fripé se ridait encore; une lueur naissait dans son regard; il prit la pipe délicatement accrochée au lobe persé de son oreille, la bourra de poudre de tabac qu'il embrasa. Enfin il énonça :

— Tu es la malice, tu es bien un Fils de Simba...

Au jour, la caravane s'ébranla. Il y avait là Yves et le prince, plus Domingo qui poussait des soupirs désespérés :

— Pourquoi ne pas me laisser ? J'y perdrai encore deux ou trois kilos.

— Quand se serait vingt ou trente, ça ne se verrait pas, répliqua Ephraïm.

Yves et Ephraïm marchaient en tête, immédiatement suivis par deux noirs qui portaient les fusils. En retrait venait Domingo; avec lui un indigène chargé de bidons et de musettes. En avant-garde, un groupe de chasseurs indigènes avait mission de retrouver le troupeau de buffles; parfois l'un d'eux accourait; il rendait compte en quelques mots, puis, vite, il rejoignait ses compagnons.

Nul ne parlait. C'était une ambiance si spéciale de la chasse au gros gibier en Afrique, sous le ciel immuablement bleu. La chaleur allait croissant, de faibles souffles de vent agitaient les herbes. Aux pointes des arbres frissonnaient ces merveilleuses fleurs jaunes, fauves, bleutées, qui donnent une telle beauté au paysage. Des bosquets de bambous se dressaient çà et là, heurtant leurs tiges creuses, agitant légèrement leurs panaches. Yves s'abandonnait à la marche sans hâte, oubliant le but qu'ils poursuivaient. Soudain il s'arrêta, tendit le bras :

— Là... j'ai vu... comme une silhouette humaine.

— Certainement pas, répliqua Ephraïm.

Il porta néanmoins ses jumelles à ses yeux, inspecta la brousse. Puis, haussant les épaules il repartit de l'avant. Yves était pourtant sûr de son fait : un homme qui s'était caché en les apercevant...

Il faisait de plus en plus chaud. Et voici que les chasseurs indigènes reparurent. Le troupeau de buffles était là.

Ephraïm donna ses ordres :

— Vous ici, Larnaud... Toi, Domingo, prends par là. Moi, je rabattrai le troupeau sur vous. Soyez prêt à tirer dès que vous atteindrez la lisière de ce boqueteau.

Multipliant les précautions afin de ne faire aucun bruit, le cœur battant, Yves traversa un petit bois d'acacias; le porteur de fusil marchait sur ses talons. Brusquement, ils s'immobilisèrent : le troupeau était devant eux. Un ensemble superbe de bêtes au pelage gris foncé. L'une d'elles, énorme, dressait vers le ciel des cornes impressionnantes. Une visible impatience était en elle.

La sueur coulait sur le visage de l'aviateur; il l'essuya d'un revers de main, vérifia l'armement de son fusil, attendit. Et, soudain, un coup de feu, un autre. Le buffle, roi du troupeau, accusa le coup. Il poussa un mugissement de fureur. D'autres coups de feu. La masse des bêtes s'ébranla.

Un galop terrifiant. Le mâle blessé fonçait à corps perdu, le flanc saignant, la bave dégoulinant de la bouche. Il venait de découvrir son ennemi. Là, là, à la lisière du bois, cette silhouette d'homme, à demi dissimulée...

Encore des coups de feu. Fureur et panique à la fois chez les buffles. Le mâle se rua comme un forcené...

La semaine prochaine :

NOMOGO FAIT SES ADIEUX...

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Les conspirateurs ont jeté Hassan et Kaddour dans un sombre cachot, qui peu à peu s'emplit d'eau. Le Mameluk Roustan arrive au secours de nos amis; il scie les barreaux du cachot...

RÉGULIÈREMENT L'EAU POURSUIT SON ASCENSION, ÉLEVANT EN MÊME TEMPS LES PRISONNIERS QUI FLOTTENT PAISIBLEMENT...





















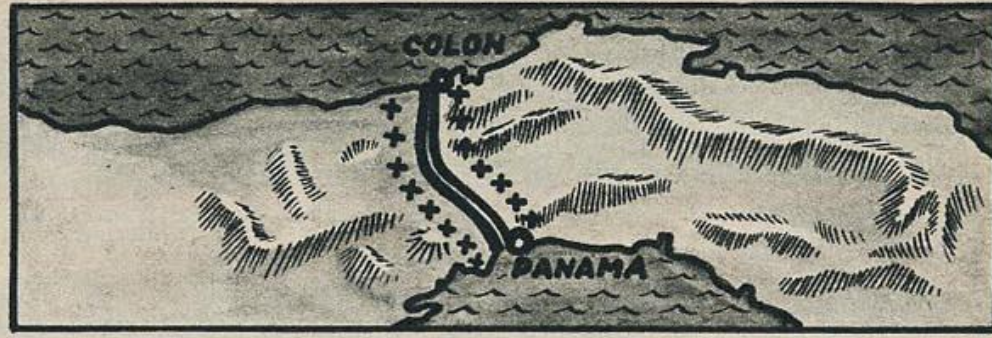






(A suivre.)





TRES droit, sanglé dans sa redingote, les yeux brillants derrière ses lorgnons, le président des Etats-Unis, Théodore Roosevelt attend que sonne l'heure fatidique. Encore trois minutes... Encore deux minutes... Midi, enfin !... Il lève le bras, appuie sur un bouton. Presque aussitôt, à des milliers de kilomètres de là, un énorme bloc de rocher, qui a été miné et relié au bureau présidentiel par un interminable câble sous-marin, saute dans un fracas étourdissant. Les flots du Pacifique, libérés, se mêlent en mugissant à ceux de l'Atlantique. Le canal de Panama est ouvert. C'est un grand jour pour l'humanité !...

Le détroit mystérieux.

Lorsque Christophe Colomb aborda pour la quatrième fois le rivage des Amériques, les indigènes lui parlèrent d'un mince passage entre les deux grands océans. Colomb crut qu'il s'agissait d'un détroit. Il fouilla la côte jusqu'en Colombie pour le découvrir. En vain, bien entendu ! Mais la légende lui survécut. Comme les navigateurs de ce temps eussent donné un empire pour trouver un passage à travers l'Amérique centrale et ne plus être obligés de faire le détour par le cap Horn où s'élevaient de terribles tempêtes, ils cherchèrent le fameux détroit avec acharnement A force de remonter la côte, Jacques Cartier découvrit le Labrador. A force de la descendre, Magellan découvrit le détroit qui porte son nom. Mais de passage, point !

Il fallut enfin se rendre à l'évidence ! L'Amérique n'était qu'une, du Chili au Canada !...

Pourtant comme sa largeur en son centre, c'est-à-dire à Panama, ne dépassait guère quatre-vingts kilomètres, un projet audacieux naquit bientôt dans l'esprit de ses conquérants. Si l'on creusait un canal qui reliât l'Atlantique au Pacifique ?...

Les Français sont vaincus.

Ferdinand de Lesseps s'attela à cette tâche gigantesque. Il jouissait d'une réputation mondiale. Ne venait-il pas de terminer le canal de Suez, donnant ainsi accès à l'océan Indien par la Méditerranée ?... Des dizaines de milliers d'ouvriers, des Européens, des Antillais, des Chinois, des Japonais, des Hindous déferlèrent sur Panama et se mirent à l'ouvrage. Il ne s'agissait pas seulement de creuser un canal ordinaire, un chemin d'eau. La chose était beaucoup plus compliquée que cela ! Comme l'Atlantique est sensiblement plus haut que le Pacifique, il fallait prévoir toute une série d'écluses permettant aux navires de descendre progressivement jusqu'au niveau du Pacifique. A peine avait-on déblayé quelques millions de tonnes de terre qu'un éboulement se produisait emplissant la tranchée d'autres millions de tonnes, ensevelissant de malheureux ouvriers, libérant des cours d'eau détournés, annihilant des mois et des mois d'efforts opiniâtres...

Par ailleurs, peu d'hommes supportaient le climat malsain de Panama. La malaria et la fièvre jaune les minaient. Ils succombaient par centaines aux piqûres des serpents et des scorpions. Les vampires suceurs de sang, et surtout les araignées venimeuses comme la mygale et la veuve noire faisaient aussi parmi eux d'innombrables victimes.



Ferdinand de Lesseps.

Panama acquit bientôt la réputation d'un enfer, d'une terre d'épouvante. On l'appelait « le tombeau des Blancs ». Au bout de quelque temps, la société française, complètement ruinée, dut cesser le travail, abandonnant ses morts et son grand fossé inachevé.

Au tour des Américains.

L'expérience française nous a prouvé une chose, se dirent les Américains lorsqu'ils reprirent le flambeau de Ferdinand de Lesseps. C'est qu'avant d'entamer les travaux proprement dits, il faut rendre ce damné pays habitable.

Ils livrèrent une guerre sans merci aux moustiques qui apportaient la malaria. Ils contraignirent les Panaméens à nettoyer leurs placards, à vider leurs bassins, à blanchir les murs, à poser des grillages devant leurs fenêtres. Ils arrosèrent littéralement la campagne de pétrole. Ils allèrent même jusqu'à punir de peines très sévères ceux qui oubliaient un seau plein d'eau devant leur porte. Ils établirent un contrôle médical rigoureux parmi la population indigène et les ouvriers et retirèrent à tout le monde le droit de... laver du linge. Ils avaient créé, à cette fin, d'immenses étuves loin de la ville.

Les citoyens de New-York, de Chicago et de Philadelphie s'impatientaient.

« Ce n'est pas pour désinfecter Panama que nous payons des ingénieurs et des milliers d'ouvriers, disaient-ils; c'est pour creuser un canal ! »

Ils avaient tort ! Toutes ces précautions se révélèrent précieuses. Lorsque les travaux recommencèrent, ce fut sur une nouvelle base et, huit ans plus tard, en 1913, le canal fut achevé.

Une fameuse tranchée.

Si Ferdinand de Lesseps pouvait revenir aujourd'hui, il éprouverait la plus grosse surprise de sa vie et sans doute un peu d'amertume. Sur les rives du canal, là où, il y a une quarantaine d'années, s'étendait la jungle, là où régnait la fièvre et la peur, s'étale la « zone américaine », policée et accueillante. Les employés du canal boivent des jus de fruit devant leurs petits bungalows blancs, aussi propres que des maisons de poupées.

Une à une, tandis que le navire glisse silencieusement sur l'eau tiré par trois ou quatre locomotives, les écluses s'ouvrent puis se referment. Les vannes tournent sur leurs gonds bien graissés, les sas s'emplissent d'eau. Tout fonctionne sans heurt, sans même que soit prononcé un mot !...

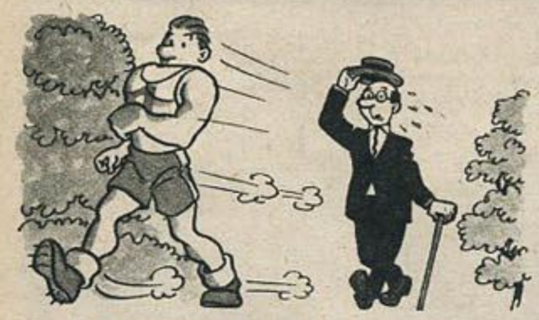
Le canal de Panama mesure 81 kilomètres de long. Il est large de 30 à 250 mètres et sa profondeur atteint 40 mètres. Les Américains ont le droit d'être fiers de cet ouvrage gigantesque. C'est du beau travail d'homme !

Armoiries de Panama.



TINTIN - Sports

LES GRANDS MARCHEURS



La marche est le plus naturel et, partant, le plus ancien des sports. Chaque année a lieu la grande épreuve Paris-Strasbourg; sur plus de cinq cents kilomètres, elle oppose les meilleurs spécialistes du monde, qui sont, généralement, des Français.

Cinq cents kilomètres, direz-vous, c'est beaucoup ! C'est peu de chose au regard de la performance réalisée, en 1878, par l'Américain J. Ennis qui, en quatre-vingts jours, couvrit 6.437 kilomètres. Record lui-même battu de loin par un autre Américain, M. E.-P. Weston, qui, en 1883, couvrit 8.045 kilomètres en cent jours, soit la distance de l'Equateur au Cap Nord.

Chose curieuse à noter : les moyennes quotidiennes de ces deux marcheurs ne diffèrent que de 12 mètres ! Ennis a, en effet, couvert 80.450 mètres par jour, et Weston 80.462 mètres.

On pourrait déduire de ceci que les deux Américains ont atteint la limite des possibilités humaines, si l'on n'avait appris par les pionniers qui vécurent au centre de l'Afrique au début de la conquête de ce continent, que des courriers nègres réussissaient parfois à couvrir plus de deux cents kilomètres en une seule journée, et ceci en pleine brousse !

Nous voilà loin de la performance du soldat de Marathon et de ses quarante-deux kilomètres...

LA VITESSE DES BALLES DE TENNIS

Les perfectionnements de la technique moderne et l'emploi de la cellule photo-électrique utilisée pour mesurer la vitesse des avions super-soniques, ont donné aux curieux l'idée de mesurer la vitesse des... balles échangées par les grands champions de tennis.

A la suite d'un contrôle qui a eu lieu récemment aux Etats-Unis, voici les vitesses maxima constatées lors des grands matches :

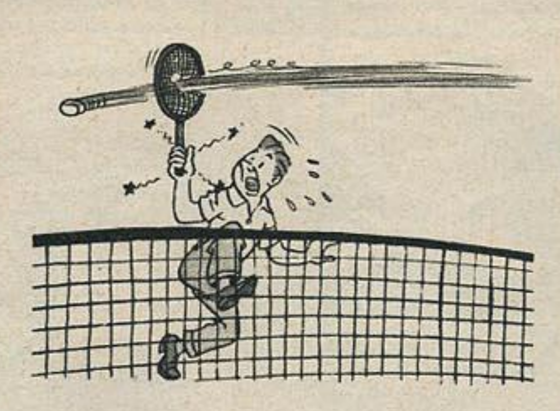
Gonzalès : 181 kms 625 m. à l'heure.

Kramer : 173 kms 450 m. à l'heure.

Van Horn : 167 kms 338 m. à l'heure.

Après ces trois champions, la vitesse des balles tombe à 150 kms-h. environ.

Rappelons que, jadis, pareil test avait donné, pour les balles de services du fameux « Big Bill » Tilden, la vitesse fabuleuse de 242 km. 960 m. !



Mais cette performance est sujette à caution les moyens de contrôle chronométrique étant, à l'époque, beaucoup moins rigoureux et précis qu'aujourd'hui.

LES ENFANTS PHENOMENES

Bien entendu, ces deux histoires — authentiques cependant — nous viennent d'Amérique. Ce qui fait qu'on les croit. Transmises de Marseille, par exemple, on ne leur accorderait qu'un crédit limité !

En bref, voici les faits.

La jeune Russel Tongay, âgée de cinq ans, vient de nager trente-cinq kilomètres en cinq heures, dans le courant du Mississipi.

Ce n'est déjà pas mal ! Mais la jeune Russel est battue de loin par la jeune Scarborough, de Los Angeles, qui, bien qu'elle sache à peine marcher et qu'elle soit incapable de traverser sa chambre sans tomber deux fois, fait couramment cent mètres en nage sur le dos !

Nous ne citons pas ces « exploits » en exemple. Bien au contraire !... Nous les signalons simplement pour attirer l'attention sur deux points :

1. Que tout enfant peut apprendre à nager à n'importe quel âge, et que la natation — exercice naturel — est moins fatigant que la marche.
2. Que, par contre, il faut se garder de soumettre de jeunes organismes à des efforts inconsidérés.

Car il nous étonnerait fort que les jeunes Misses Russel Tongay et Scarborough deviennent un jour de grandes championnes.

Nous en reparlerons dans quinze ans !

















(A suivre.)



LE CASQUE TARTARE



Tandis que M. Lambique et le capitaine Rabakol croisent le fer, Bobette vient annoncer que le nain est sorti de son évanouissement...













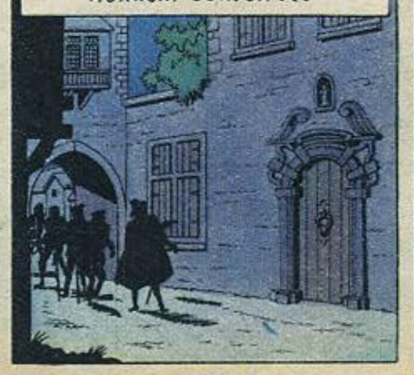






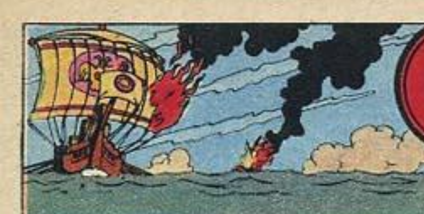






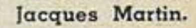


(A suivre.)



LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX
L'ILE MAUDITE

Arbacès, Galo et leurs hommes, qui sont poursuivis par Alix, attendent avec impatience l'arrivée du navire qui doit les emmener au loin...



Textes et dessins de **Jacques Martin.**











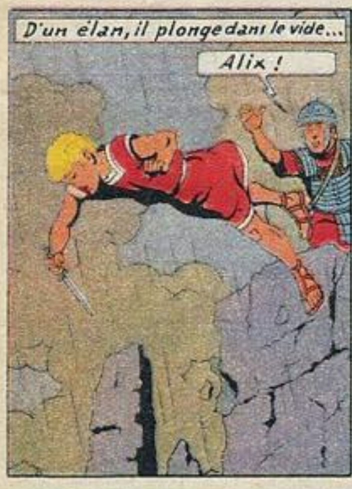






















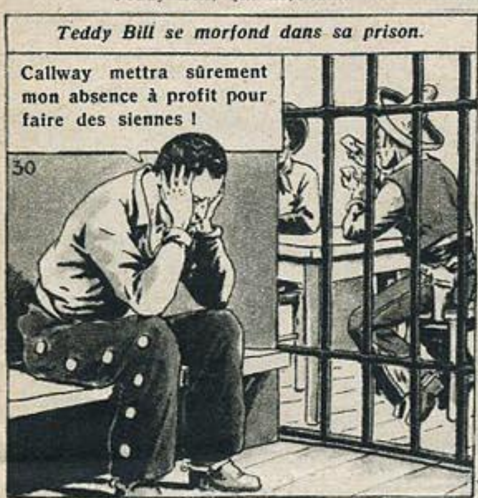
(A suivre.)

ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallic

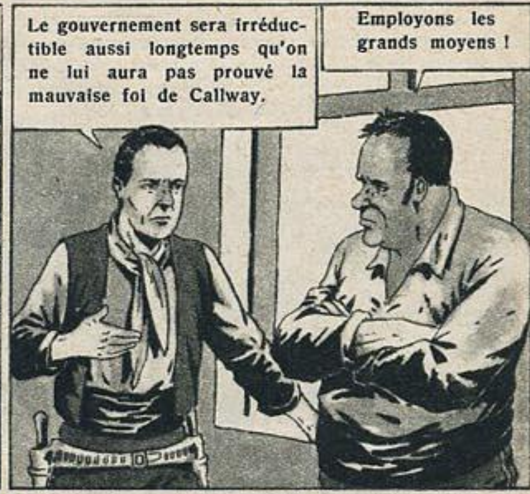
Teddy Bill, qui défendait les Indiens contre Callway et sa bande, a été mis en prison. Mais ses amis s'apprêtent à le délivrer...

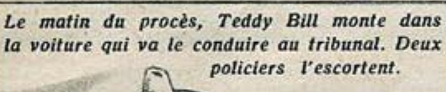
Teddy Bill se morfond dans sa prison.



Mais Griffith, dans son journal, mène une campagne sensationnelle.



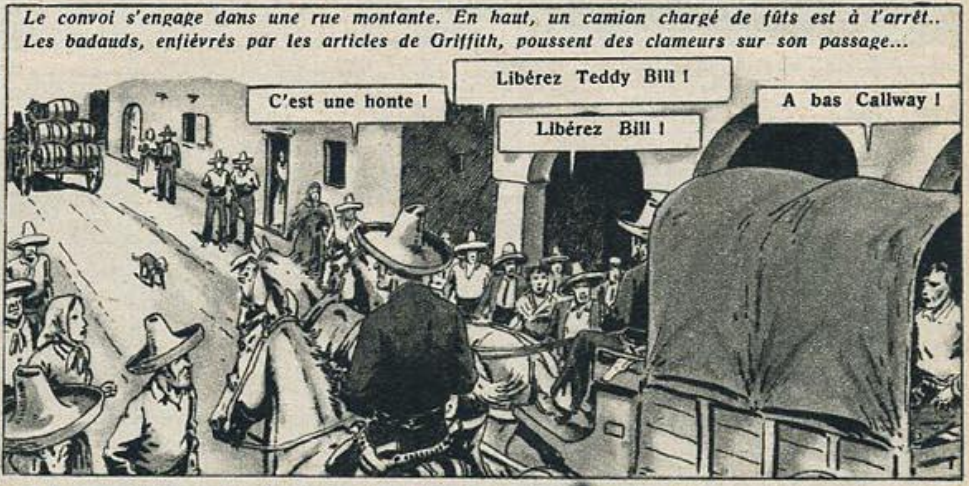


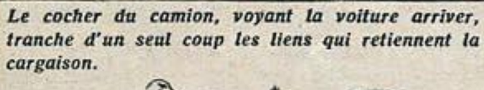


Le matin du procès, Teddy Bill monte dans la voiture qui va le conduire au tribunal. Deux policiers l'escortent.

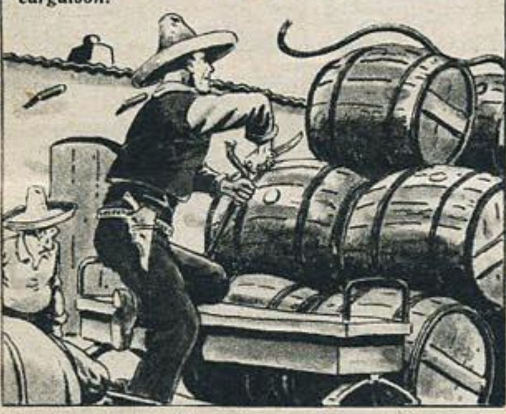


Le convoi s'engage dans une rue montante. En haut, un camion chargé de fûts est à l'arrêt.. Les badauds, enfiévrés par les articles de Griffith, poussent des clameurs sur son passage...





Le cocher du camion, voyant la voiture arriver, tranche d'un seul coup les liens qui retiennent la cargaison.

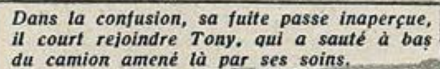


Les tonneaux dévalent le pan incliné, bousculant chevaux et cavaliers.



Profitant de l'occasion, Teddy saute à terre.





Dans la confusion, sa fuite passe inaperçue, il court rejoindre Tony, qui a sauté à bas du camion amené là par ses soins.



Les deux amis disparaissent dans la première ruelle...

(A suivre.)

Henry Bordeaux évoque GUYNEMER

HENRY BORDEAUX, de l'Académie française, dont nous vous présentons aujourd'hui quelques pages, est né à Thonon-les-Bains en 1870. Parmi les nombreux romans qu'il a écrits, les plus célèbres sont assurément : « La Robe de laine », « La Peur de vivre », « Les Roquevillard », « La Maison », « La Neige sur les pas », « La Croisée des chemins », « L'Ecran brisé », etc.

Fidèle à sa terre natale, la Savoie, il s'est attaché, à travers toute son œuvre, à exalter les hautes traditions morales et religieuses de la France. Dans les ouvrages qu'il consacra à la guerre de 1914 : « Les Derniers jours du fort de Vaux », « Les Captifs délivrés », il montra l'héroïsme dont ses compatriotes étaient capables aux heures graves de leur Histoire.

C'est ainsi que, tout naturellement, il devait chanter la « Vie Héroïque de Guynemer », ce jeune aviateur français dont la Légende s'est emparée et que le poète Edmond Rostand présentait dans son beau poème : « L'Etoile entre les Peupliers », de la façon suivante :

Quelle est la Sainte de la France ? Est-ce encor Jeanne ?
C'est elle. C'est toujours la même paysanne
Qui laissait autrefois le fuseau pour le soc.
Et l'Archange est-il là ? — Toujours. Mais son nom change.
Comment appelait-on autrefois cet Archange ?
Monseigneur Saint-Michel-du-Péril-de-la-Mer.
Comment s'appelle-t-il aujourd'hui ? — Guynemer...


HENRY BORDEAUX

GEORGES GUYNEMER n'avait pas vingt ans lorsqu'en 1914 il s'engagea dans l'aviation française. Il était né à Paris en 1894. Tout de suite, il se signala à l'attention de ses chefs par son courage, son intrépidité, son dédain de la mort. En trois ans, il descendit cinquante-trois avions ennemis et fut cité vingt-six fois. Officier de la Légion d'honneur, il fut abattu à son tour, le 11 septembre 1917. C'est cette dernière journée que son biographe Henry Bordeaux évoque en ces termes :

Le temps semble incertain. Mais le voisinage de la mer attire ces brumes matinales qui se lèveront tout à l'heure. Le jour sera beau. Guynemer a mal reposé. Ses trois atterrissages successifs de la veille l'on humilié et blessé. Il est agité, il a le teint bistré qui présage ses crises de fatigue; il hésite, il va de sa baraque aux hangars et des hangars à sa baraque. Aucune mauvaise humeur, mais une grande nervosité.

Pourquoi est-il là ? En l'absence du capitaine Heurtaux, il commande l'escadrille des Cigognes. Plusieurs pilotes sont partis en reconnaissance. N'est-il plus celui qui donne l'exemple ? Déjà les brumes s'élèvent. Et le devoir, comme le jour, resplendit.

Il est résolu. Le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, qui a souvent chassé avec lui, avec lequel il s'est égaré trois jours auparavant au-dessus de la mer, l'accompagnera. Les mécaniciens sortent les avions. Un de ses camarades lui demande, avec une négligence apparente :

— Vous n'attendez pas le commandant du Peuty et le commandant Brocard ? Ils vont arriver.

Mais Guynemer montre l'espace qui se libère des nuées comme lui-même de son indécision.

Georges Guynemer et Bozon-Verduraz décollent bientôt. Il est huit heures vingt-cinq.

Les deux aviateurs s'éloignent de la mer, gagnent vers le sud-est. Ils se rapprochent des lignes, passent au-dessus de Bixchoote et du cabaret Korteker. Ils suivent dans les airs la route de Bixchoote à Langemarck. Les tranchées, les débris d'anciennes voies qu'ils connaissent bien, se croisent, s'enchevêtrent sous eux. Voici le chemin de fer, ou ce qui fut le chemin de fer d'Ypres à Thourout. Ils s'avancent sur les lignes allemandes, du côté de Poelcapelle, ils ont sous eux les vestiges de Poelcapelle.

De ses yeux habitués à scruter le ciel, de ses yeux qui ne laissent rien échapper, Guynemer a découvert un ennemi, un seul, qui vole plus bas. Il a fait à son compagnon le signe convenu. Le combat va s'engager. L'inévitable est là. L'inévitable, c'est le devoir.

Et le combat s'engage. Usant de sa tactique habituelle, l'aviateur français fonce sur l'adversaire. Mais celui-ci se met en vrille, descend et tombe sur l'avion de Bozon-Verduraz qui le manque à son tour.

Guynemer va-t-il rompre le combat ? Il n'y a pas eu de surprise et la prudence le conseillerait. Guynemer n'a montré aucune prudence dans son attaque directe. Il va recommencer, car il veut vaincre. Tandis qu'il continue à descendre pour se retourner derrière le biplace et chercher à le placer dans son champ de tir, Bozon-Verduraz aperçoit une troupe de huit monoplaces allemands qui s'avance vers les lignes anglaises. Selon les règles tactiques qu'il observe avec son chef, il va se séparer de lui, se présenter aux nouveaux venus, les attirer, les entraîner et les dépister, et tandis qu'il opérera cette manœuvre, il laissera à Guynemer le temps de cueillir sa cinquante-quatrième victoire. Puis, il reviendra, sur le champ de bataille devenu le point de ralliement, rejoindre le vainqueur.

GUYNEMER


Mais lorsque Bozon-Verduraz revient en hâte à son point initial, il cherche en vain Guynemer. Personne. L'espace est vide. L'Allemand serait-il indemne ? Il explore le ciel et la terre. Rien. Durant plus d'une heure, il allonge ses cercles, inspecte plus loin. Mais l'essence commence à manquer : il faut rentrer au camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer.

Bozon-Verduraz atterrit, et sa première parole est pour réclamer Guynemer.

— Guynemer est là ? demande-t-il.

— Non, pas encore.

Il savait d'avance qu'on ne le lui rendrait pas. Guynemer n'est pas rentré.

Le téléphone jette ses appels. Les ondes de la télégraphie sans fil s'allongent dans l'espace. Les avions libres partent en reconnaissance. Les heures s'écoulent; le soir, peu à peu, s'approche, un de ces beaux soirs de fin d'été où les confins de l'horizon prennent des tons de fleurs. Les derniers avions envolés ont atterri. Personne n'ose interroger les rentrants.

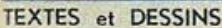
Au dîner du soir, une lourde tristesse pèse sur les pilotes des Cigognes. La place de l'absent est vide : nul ne songe à l'occuper. Sur le carnet de vol, à la dernière page commencée de l'emploi du temps, le sous-lieutenant Bozon-Verduraz a inscrit son compte-rendu :

« Mardi 11 septembre 1917. — Patrouille. Le capitaine Guynemer, parti à 8 h. 25 avec le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, disparait au cours d'un combat contre un biplace au-dessus de Poelcapelle (Belgique). »

C'est tout.

Un mois plus tard, la famille de Georges Guynemer recevait, des mains du chef d'escadron Garibaldi, la vingt-sixième citation qui résume la vie et la mort du capitaine-aviateur en ces termes :

« Mort au champ d'honneur, le 11 septembre 1917. Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire, après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations. »

Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Au cours d'une tempête, Moreau et Barelli, qui voyageaient à bord du « Squale », ont été jetés à la mer. Barelli s'est agrippé à un cordage en tombant...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.



























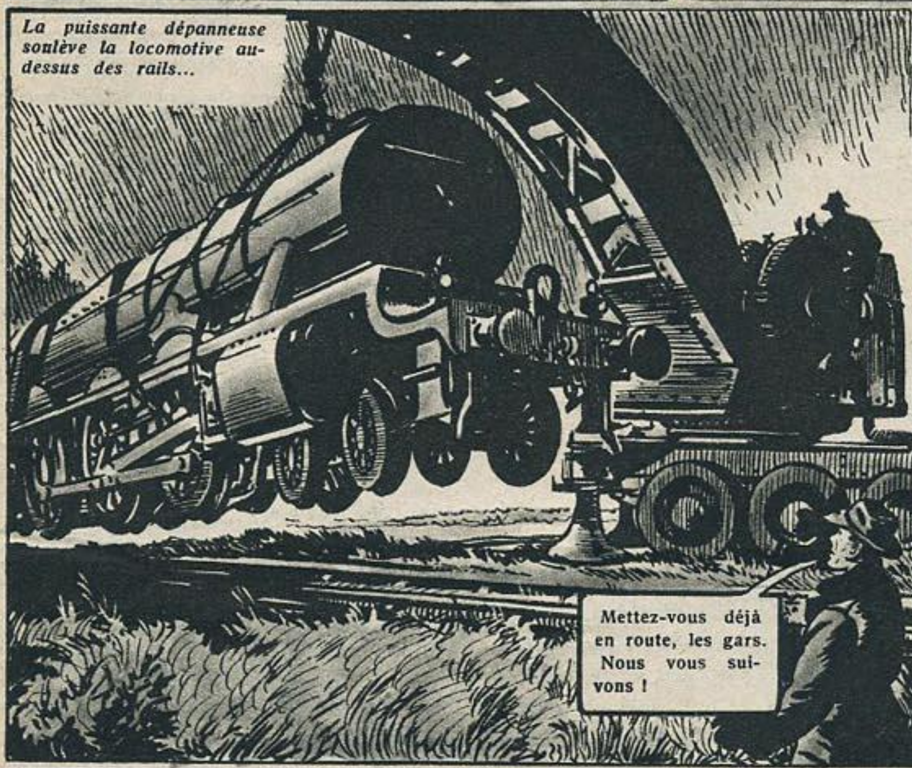
(A suivre.)

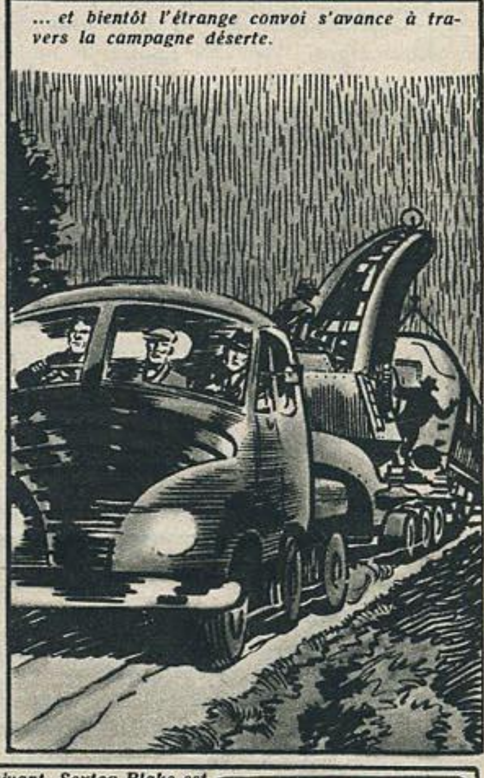


Le train spécial qui transporte les joyaux de la couronne de Ravonie, a quitté Londres et se dirige vers Liverpool. Mais une bande de gangsters aiguille le convoi sur une voie secondaire...













(A suivre.)



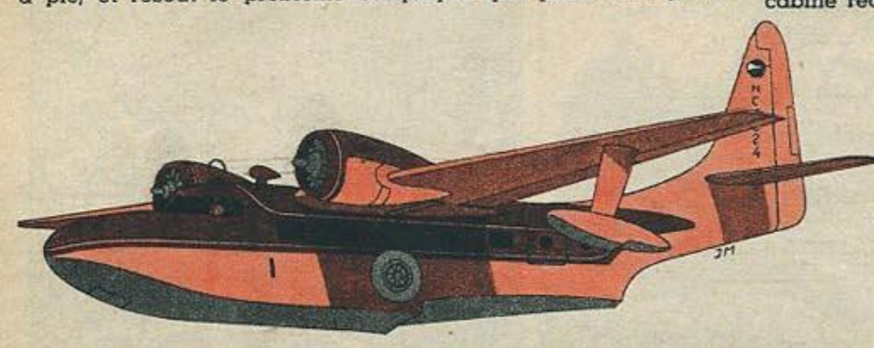
Vers l'avion-amphibie ?

De tout temps, l'homme a cherché à se libérer des contraintes que lui imposait la nature. Il s'est d'abord rendu maître de l'élément liquide en apprenant à nager et en se construisant des bateaux. Sa victoire sur l'eau remonte dans la nuit des temps. En revanche, il lui a fallu des milliers d'années pour réussir à s'élever dans les airs et réaliser ainsi un très vieux rêve. Dans l'Antiquité déjà, il s'y était essayé sans succès.

La légende nous rapporte que le héros grec Icare, s'étant confectionné des ailes, s'élança du haut d'un rocher et plana au-dessus des flots. Malheureusement, il s'approcha trop près du soleil; la chaleur des rayons fit fondre la cire avec laquelle étaient fixées les ailes, et ce fut la chute brutale dans la mer. Bien des siècles plus tard, le génial Léonard de Vinci, faisant sienne cette vieille obsession, crayonna plusieurs machines volantes, qui ne virent jamais le jour.

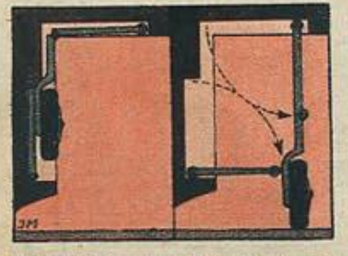
Ce n'est qu'au cours des derniers siècles que les premiers aéronautes, puis les aviateurs, remportèrent sur l'air une victoire définitive.

Ayant créé le bateau et l'avion, l'homme rêva d'un engin qui réunît les qualités de l'un et de l'autre, qui pût à la fois naviguer et tenir l'air. Plusieurs avions amphibies ont déjà été construits. Mais ils n'ont pas réussi à s'imposer. Pas plus d'ailleurs que l'avion-auto. On peut se demander pourquoi, car en dépit de son poids élevé, l'amphibie présente bien plus d'avantages qu'un avion ordinaire. Un appareil de ce genre peut se poser partout où il y a de l'eau. Il ne court jamais le risque de couler à pic, et résout le problème compliqué que posent les pistes d'atterrissage, longues de plusieurs kilomètres, dont ont besoin les modernes avions de grands tonnages.



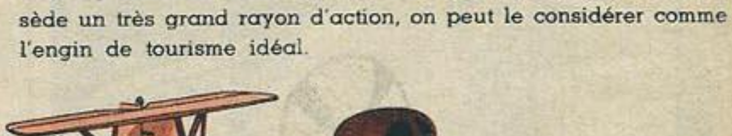
GRUMMAN « Mallard » - U.S.A. - Deux moteurs Pratt et Whitney de 600 C.V. Envergure 20,32 mètres; longueur 14,73 mètres; poids total : 5.443 kg.

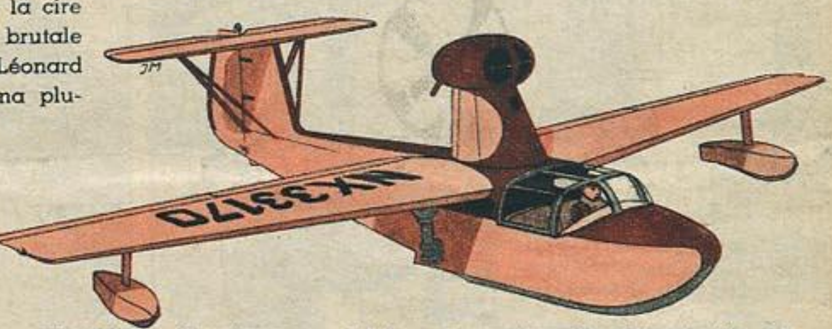
Malgré cela, l'amphibie reste le parent pauvre de l'aviation. La Marine elle-même continue à donner la préférence à l'hydravion ordinaire. Aux dernières nouvelles cependant, les Américains, qui sont gens de ressources comme on sait, viennent de s'attaquer au problème de l'amphibie, et les résultats qu'ils ont obtenus font bien augurer de l'avenir. Le seul obstacle qui s'oppose à l'utilisation massive de cet engin est son prix. Sa construction coûte fort cher et il faudra pas mal de temps encore pour que l'on trouve des amphibies dont le prix n'excèdera pas sensiblement celui des avions normaux.



Voici comment s'escamote une roue à bord du GRUMMAN

La firme new-yorkaise BUNYARD vient de lancer un modèle « Sportsman » qui rencontre actuellement un réel succès de curiosité. C'est un petit appareil de tourisme d'une envergure de 10,50 m. et d'un poids de 1.500 kgs en charge. Il est capable de voler à plus de 190 km/h. Trois personnes peuvent s'y installer confortablement, et comme cet appareil possède un très grand rayon d'action, on peut le considérer comme l'engin de tourisme idéal.





BUNYARD « Sportsman » - U.S.A. - Un moteur Franklin de 185 C.V. Vitesse maximum : 235 km./h.

En construisant le GRUMANN « Mallard », par contre, les ingénieurs américains semblent n'avoir eu en vue que le luxe, le confort et les performances extraordinaires. Cet appareil est doté des derniers perfectionnements techniques, tels que le pilotage sans visibilité, la radio, l'insonorisation, la climatisation, etc. La cabine recouverte de boiseries rares, équipée de fauteuils-clubs, de tables escamotables et de divans, fait penser aux premières classes d'un moderne transatlantique. Le « Mallard » peut emporter une dizaine de voyageurs pour des croisières de plus de 1.000 km.; sa vitesse de pointe dépasse largement 300 km/ h. Hélas, trois fois hélas ! ce magnifique appareil coûte la bagatelle de 90.000 dollars, ce qui fait environs 40 millions de francs français. Une paille ! Il n'est pas étonnant, dès lors, que les constructeurs hésitent encore à se lancer dans la fabrication en série des amphibies !

En attendant, il n'est pas sans intérêt d'examiner la manière dont les techniciens ont résolu, à bord du GRUMAN spécialement, le difficile problème de l'escamotage des roues. Celles-ci se résorbent dans le fuselage tout en restant apparentes, et sans qu'aucune fuite d'eau ne soit possible. Ce résultat a pu être obtenu en dotant l'amphibie d'un cloisonnement double et parfaitement hermétique. Notons, en outre, que, sur les amphibies, moteurs et hélices sont toujours placés très haut, de manière à leur éviter d'entrer en contact avec l'eau.

Lorsque ces engins atterrissent sur un champ d'aviation, leur allure et leur comportement au sol font penser à des canards. Mais ils ne partagent pas seulement avec ces volatiles le privilège d'être aussi à l'aise sur l'eau que dans les airs, ils ont aussi une ligne qui s'apparente étrangement à la leur.





MONSIEUR VINCENT



Vincent de Paul a été nommé précepteur des enfants de M. de Gondi. Un jour, il surprend une querelle entre son maître et un autre seigneur; finalement, M. de Gondi provoque son adversaire en duel.

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING

VINCENT LAISSA PASSER LE FULMINANT M. DE GONDI, S'EN FUT CALMER L'INQUIÉTUDE DE SES DEUX ÉLÈVES ET SE DIRIGEA VERS LA CHAPELLE OÙ IL DEVAIT CÉLÉBRER LA MESSE. M. DE GONDI L'Y AVAIT PRÉCÉDÉ...



LE GÉNÉRAL ÉTAIT UN HOMME PIEUX. CE JOUR-LÀ CEPENDANT, IL AVAIT BESOIN DE LA PRIÈRE BIEN PLUS POUR CALMER SA COLÈRE QUE POUR EXPRIMER SA FOI. L'OFFICE TERMINÉ, VINCENT S'ALLA JETER AUX PIEDS DU GENTILHOMME

Monsieur, vos enfants et vous-même courez le plus grand danger!



DE QUELLE FAÇON SE RÉGLA CETTE AFFAIRE D'HONNEUR, NUL NE LE SAIT. QUOI QU'IL EN SOIT M. DE GONDI, ÉBRANLÉ PAR LA BELLE CONVICTION DE VINCENT RENONÇA À SON DUEL. LE PRÊTRE SE VIT SOUDAIN AURÉOLÉ D'UN PRESTIGE EXTRAORDINAIRE; PERSUADER UN GRAND SEIGNEUR DE NE PAS SE VENGER ÉTAIT UN TOUR DE FORCE!... MME DE GONDI S'EN VINT TROUVER LE JEUNE HOMME.





VINCENT RETROUVAIT TOUT SON ENTHOUSIASME. IL COMMENCE SA MISSION PAR FOLLEVILLE ET SA PAROLE FAIT MERVEILLE À NOUVEAU. IL FAUT FAIRE APPEL À D'AUTRES PRÊTRES POUR SUFFIRE AUX CONFESSIONS ET COMMUNIONS MASSIVES... AINSI NAISSAIT, SANS ENCORE EN PORTER LE NOM, UNE GRANDE ŒUVRE QUI DEVAIT S'ÉTENDRE À TOUTE LA FRANCE: "LES PRÊTRES DE LA MISSION".



MAIS DE SI VASTES DESSEINS SONT ENCORE LOIN DE L'ESPRIT DE VINCENT QUI, UN PEU MAUSSADE A REPRIS SA TÂCHE DE PRÉCEPTEUR... UN JOUR IL APPREND QUE CHÂTILLON-LES-DOMBES, PAROISSE LAMENTABLE S'IL EN EST, A BESOIN D'UN CURÉ... PRESQUE À LA DÉROBÉE IL QUITTE LA RICHE DEMEURE DES GONDI...



UN SPECTACLE NAVRANT L'ACCUEILLE. L'EGLISE N'EST PAS EN RUINE PEUT-ÊTRE MAIS LE DÉNUEMENT DU PEUPLE EST D'AUTANT PLUS PITOYABLE QU'IL EST SOULIGNÉ PAR LA MORGUE DE QUELQUES HOBEREAUX QUE LES GUERRES DE RELIGION ET LES CHICANES DES THÉOLOGIENS ONT DÉTACHÉS DE L'ESPRIT DE CHARITÉ CHRÉTIENNE.



VINCENT NE TROUVE NULLE PART OÙ LOGER... IL VA FRAPPER À UNE DERNIÈRE PORTE...



Au nom du Ciel, expliquez-vous!... Ma mine est donc si risible que...

Allez, ouste! Loin d'ici!... Vendeur d'indulgences!... colporteur de mithridate à usage de l'âme!...



(A suivre.)



Chers Amis,

L'accueil que vous avez fait aux timbres TINTIN a prouvé votre enthousiasme pour cette nouvelle formule ! C'est par centaines que vos lettres et vos paquets arrivent chaque matin pour nous envoyer des timbres. La plupart d'entre vous ont parfaitement tenu compte des petits avis parus dans cette rubrique. Je les en félicite, car c'est par ces petits détails que vous apprendrez à avoir de l'ordre, à libeller une adresse correctement, à affranchir un envoi comme la poste l'exige !

D'autres, par contre, oublient encore fréquemment d'indiquer le cadeau qu'ils désirent et s'étonnent ensuite de recevoir, par exemple, un fanion au lieu des deux séries d'images qu'ils souhaitaient obtenir. (A ceux-là, je conseille de faire un effort pour être moins distraits !) En pareil cas, n'oubliez pas dans votre lettre de **rappeler toujours le numéro de référence** de l'envoi que vous avez reçu.

UN BIEN BEL OS !... C'EST DOMMAGE QU'IL NE PORTAIT PAS DE TIMBRE TINTIN !...



LISTE DES PRIMES

1. Cinq séries de 40 vignettes « Le Roman du Renard ». Par série ... ... 50 points
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de HERGE, carnet « A », 15 sujets ... 50 points
3. Idem, carnet « B », 22 sujets ... ... 60 points
4. Deux séries de cinq cartes postales en couleurs, dessinées par HERGE. Série I ou II 70 points
5. Poche de papier à lettre TINTIN, illustré par HERGE, avec sujets variés ... ... 80 points
6. Coquet fanion TINTIN pour trottinette, vélo ou voiture (nouveau modèle : trois couleurs) ... ... 100 points
7. Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine, avec décoration TINTIN et MILOU ... ... 200 points
8. Puzzle TINTIN, scènes originales sur bois, dessinées par HERGE. Modèle A. ... ... 350 points
9. Puzzle TINTIN, idem, modèle B. ... ... 500 points
10. Jeu de cubes TINTIN, création de HERGE 500 points

●

Dans ce numéro figure un timbre de UN point. Joignez-le à votre collection.

LE TIMBRE TINTIN T'EST OFFERT PAR :

VICTORIA, avec ses chocolats, ses biscuits, ses toffées;
PALMAFINA, avec son chocosweet, sa margarine INA et le savon TINTIN;
MATERNE, avec ses confitures, ses fruits au sirop, ses fruits et légumes FRIMA;
HEUDEBERT, avec ses biscottes et chapelures;
TOSELLI, avec tous ses macaroni et pâtes.



LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE

FAITES UN VŒU

















Entre quatre-z-yeux

CELUI QUE PERSONNE N'AVAIT INVITE



A propos de l'actuel Festival de Grande-Bretagne, un journal anglais rappelle l'incident qui eut lieu, voici cent ans, au cours de la Grande Exposition de Londres.

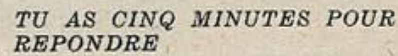
L'exposition devait être inaugurée par S. M. la reine Victoria, qu'accompagnait le vieux duc de Wellington. De nombreuses personnalités avaient été invitées : rois, princes, ministres et ambassadeurs...

Soudain, comme les chœurs achevaient de chanter l'Allélujah de la cérémonie d'ouverture, on vit paraître un personnage que personne n'avait invité : c'était un Chinois de noble prestance, somptueusement vêtu à la mode de son pays. S'avançant au-devant de la Reine, il s'inclina profondément, avec une dignité toute orientale.

Quel pouvait être ce mystérieux visiteur ? Quelqu'un chuchota que c'était peut-être l'Empereur de Chine. Comme l'étranger ne semblait pas connaître un mot d'anglais, et que personne dans l'assemblée n'entendait le Chinois, on demanda à la Reine ce qu'il convenait de faire. Sa Majesté, voulant que le noble visiteur fût traité avec toute la déférence souhaitable, suggéra qu'on le plaçât entre l'archevêque de Canterbury et le duc de Wellington. Ainsi encadré, l'imposant Chinois marcha dans la procession qui faisait le tour de l'exposition, souriant et saluant la foule en délire.

Une enquête faite le lendemain révéla que le noble étranger n'était autre... que le gardien d'une jonque chinoise, amarrée au bord de la Tamise, et que l'on montrait au public pour la modique somme d'un shilling par tête.

TU AS CINQ MINUTES POUR REPONDRE



1. *Si tu te rends en bateau de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique, en passant par le Canal de Panama, quelle sera ta direction ? Est-Ouest ? Ouest-Est ? Sud-Nord ? Nord-Sud ?*
2. *Combien y a-t-il de Républiques en Amérique ?*
3. *Qu'est-ce que le Popocatepelt ? Où est-ce situé ?*
4. *Quelle est l'île, située au sud-est de l'Inde(qui est célèbre pour son thé ?*
5. *Quel est le célèbre compositeur d'opéras allemand qui mit la mythologie allemande en musique ?*
6. *Quel peintre de la Renaissance inventa « sur papier » un aéroplane ?*

LA SOURICIERE





LES ALLUMETTES GOURMANDES

SUPPOSONS que vous désiriez donner un bain à votre petit chien; s'il a déjà fait cette désagréable expérience, la vue seule du savon et de la cuvette le fera fuir; mais si vous lui tendez un sucre, il accourra aussitôt avec empressement.

Les allumettes présentent de l'analogie avec les chiens; la petite expérience qui suit vous en convaincra aisément.

Mettez quelques allumettes sur l'eau d'une cuvette, et disposez-les en étoile. Puis, au centre de cette étoile, enfoncez dans l'eau un morceau de savon taillé en pointe : aussitôt, vos allumettes fuiront vers le bord du bassin, comme prises de panique à la vue du savon.

Pour les « rappeler », trempez un morceau de sucre dans l'eau, au milieu du bassin : vos allumettes se précipiteront vers lui d'un seul mouvement.

L'étrange comportement des allumettes est dû à la capillarité. Tout se passe à la surface du liquide comme s'il était recouvert d'une membrane élastique très mince. Le morceau de savon, en se dissolvant au milieu des allumettes, diminue l'élasticité de la membrane intérieure et les allumettes cèdent à la traction extérieure. Par contre, la pénétration de l'eau dans le sucre provoque un courant allant des bords de la cuvette vers le centre, qui ramène les allumettes au milieu du bassin.



EN BREF — EN BREF — EN BREF

★ Honolulu a le meilleur climat du monde. Les jours ensoleillés y sont sept fois plus nombreux que chez nous. En vingt ans, la plus longue période durant laquelle il n'y a pas eu de soleil fut de onze jours.

★ Il existe en Argentine une pierre branlante qui pèse 700 tonnes. C'est le « Tandil Stone ». Son équilibre est si précaire qu'on peut se servir d'elle comme d'un casse-noisette » !

★ Il n'y a pas d'ours polaires au Pôle Sud, et il n'y a pas de pingouins au Pôle Nord.

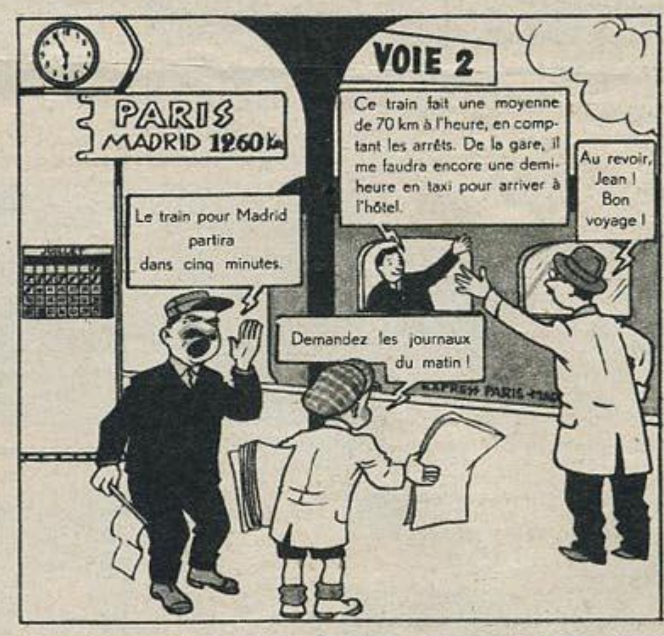
★ Il y a sept jours de repos par semaine : les chrétiens observent le repos du dimanche, les Grecs celui du lundi, les Perses celui du mardi, les Assyriens celui du mercredi, les Egyptiens celui du jeudi, les Mahométans celui du vendredi, les Israélites celui du samedi, et les Adventistes celui du « Septième Jour ».

Solution des mots croisés du N° 26.

Horizontalement : *1) Ses; 2) Café; 3) Profil; 4) Infini; 5) Mêle; 6) ...; 7) Su; 8) Ta.*

Verticalement : *1) Crimes; 2) Saône; ut; 3) Effilé; 4) Seine; 5) Li.*

FAIS TRAVAILLER TES CELLULES GRISES



A quel moment exactement Jean arrivera-t-il à son hôtel de Madrid ? Indique la date, le jour de la semaine et l'heure (par exemple : le mercredi 29 décembre à 3 heures de l'après-midi). Le dessin ci-dessus contient tous les éléments qui te permettront de donner à ce problème une solution précise et complète.

(La réponse paraîtra dans le n° 29.)

Horizontalement :

1. Jetées construites à l'entrée des ports. - 2. Il peut être de police. - 3. Préfixe; Légumineuse. - 4. Marque avec des caractères convenus. - 5. Vieilles. - 6. Mesure ; D'un verbe gai. - 7. Père d'Andromaque. - 8. Commune près de Perpignan. - 9. Sert à ouvrir une porte. - 10. Point cardinal. - 11. Règle.

Verticalement :

1. Mois de l'année. - 2. Oiseau que représente ce dessin. - 3. Article; Partie la plus basse d'un bateau. - 4. Puissance. - 5. Dont la surface présente des stries; Semblable. - 6. Qui ne produisent pas. - 7. Une des collines de Jérusalem; Note de la gamme. - 8. Poème de Virgile.









Mais après avoir en vain exploré le mastaba dans ses moindres recoins, Mortimer remonte à l'air libre...

C'est à n'y rien comprendre!

























(A suivre.)